



La vie rêvée des anges

de Erick Zonca

Fiche technique

France - 1998 - 1h53

Couleur

Réalisateur :

Erick Zonca

Scénario :

Erick Zonca et Roger Bohbot

Image :

Agnès Godard

Montage :

Yannick Kergoat

Son :

Jean-Luc Audy

Interprètes :

Elodie Bouchez

(Isa)

Natacha Régnier

(Marie)

Grégoire Colin

(Chriss)

Jo Prestia

(Fredo)

Patrick Mercado

(Charly)



Elodie Bouchez et Natacha Régnier

Résumé

Isa a vingt ans, son sac à dos pour tout bagage et une "philosophie de la galère" plutôt souriante. Elle débarque à Lille, après d'autres villes de passage, à la recherche de petits boulots. Jamais les mêmes et jamais très longtemps.

Partout où elle va, elle ajoute une petite pièce à l'édifice qu'elle construit patiemment avec sa curiosité, sa générosité, instinctivement.

Son chemin croise celui de Marie, 20 ans aussi. Fille du nord, solitaire, comme Isa, mais pour d'autres raisons. Marie est sauvage, écorchée, révoltée contre sa condition sociale.

Le film raconte le lien humain que chacune entretient à sa manière avec le monde, les fils de vie qu'elles tissent comme une espérance.

Critique

C'est un film où l'on voit des ouvrières, derrière leurs machines, se faire engueuler par de petits chefs esclavagistes parce qu'elles ne vont pas assez vite ou qu'elles travaillent mal. Mais ce n'est pas, pour autant, un film à thèse. Les rapports de classe existent. Presque caricaturaux, diront certains, mais est-ce une caricature, après tout, de montrer que ceux qui ont du fric ne se conduisent pas tout à fait comme ceux qui n'en ont pas, et que ceux qui n'en ont pas sont parfois à vif devant ce mépris qu'ils ressentent comme une insulte... Mais ce n'est pas, pour autant, un de ces films destinés à convaincre les convaincus que les nantis sont tous des ordures.

Non : **La vie rêvée des anges** est, d'abord, une rencontre. Imprévue, impétueuse, superbe. Entre Isa et Marie. Entre une fille qui bouge tout le temps, qui «fait la route», et une autre qui n'a jamais quitté sa ville, Lille. Une brune, coiffée à la gar-

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA

çonne, qui sourit à la vie, aux autres, aux petits boulots qu'on lui propose (même distribuer des tracts déguisée en dinde multicolore sur patins à roulettes !). Et une blonde anxieuse, murée, dans une révolte permanente qui éclate pour un oui, pour un non, pour un geste, pour un mot...

Isa, c'est Elodie Bouchez, qu'on avait adorée dans **Les roseaux sauvages**, d'André Téchiné, et un peu moins depuis. Marie, c'est Natacha Régnier, entrevue mais pas vraiment remarquée dans **Encore**, de Pascal Bonitzer. Elles sont là, l'une avec sa dégainé de garçon manqué, l'autre avec sa douceur et sa douceur mêlées. Magnifiques toutes les deux, et récompensées au dernier festival de Cannes par un prix d'interprétation. Mérité.

Il y a donc la rencontre d'Isa et de Marie, et les rencontres qu'elles suscitent autour d'elles. Notamment Charly et Fredo, videurs d'une boîte de nuit, que l'on prend, d'abord, pour de sombres crétiens, mais qui se révèlent, Charly surtout, comme de gros sensibles. Très gros, mais très sensibles. «T'es pas aplatie ?» s'amuse Isa en voyant émerger Marie après une nuit d'amour avec Charly. Mais Charly, lui, ne se sent pas gros ! «C'est une question de vocabulaire, affirme-t-il à Marie, tu n'emploies pas les mots qu'il faut!» Et puis, il y a ce chemin intérieur qu'elles parcourent vers la vérité, au risque de se détruire. Pour Isa tout commence avec la découverte d'un journal intime dans l'appartement où elle vit provisoirement avec Marie. Les premières émotions, les premières sensations d'une adolescente qui gît dans le coma après un accident de voiture. Quelle force pousse Isa à rendre visite à cette inconnue, à se faire passer pour une amie auprès du personnel de l'hôpital, à lui parler, à guetter, jour après jour, le moindre signe qui annoncerait son retour à la vie ?

Pendant ce temps, Marie se laisse bluffer par Chriss, un petit mec friqué, pro-

priétaire d'un night-club à la mode. Et ça la rend malade. Elle se flanquerait des baffes : comment peut-elle éprouver quelque chose pour un sale petit con de bourge, qui la prend comme il la jette ? Et, au lieu de lui cracher à la gueule, elle lui court après, elle l'attend, elle l'espère... Sur le visage de Natacha Régnier se reflètent superbement le désir, le mépris que ce désir lui inspire et l'impossibilité de s'y soustraire. Et on lit aussi, par éclairs, cette folle envie d'y croire. De baisser la garde, au moins une fois. De se laisser aller à espérer...

C'est un formidable (premier) film parce qu'il ne fait qu'étonner. L'arrivée d'Isa, style Bonnaire dans **Sans toit ni loi**, laissait présager un constat social. Or non : on se trouve, en définitive, devant une double initiation. L'amitié d'Isa et de Marie paraissait indéfectible. Erreur, elle se délite dès lors que l'une emprunte une voie que l'autre ne peut suivre. Car Marie ne peut comprendre l'intérêt d'Isa «pour une morte». Isa, elle, ne peut admettre que la passion de Marie pour un nullard l'isole des autres au point de la rendre indifférente. Egoïste.

C'est un double parcours que filme Erick Zonca. Celui d'Isa est spirituel (même si elle n'en a pas conscience, elle est proche de la communion des saints). Celui de Marie est terrestre, physique, charnel. Et Zonca règle cet affrontement comme une suite de soubresauts. Visiblement, la psychologie ne l'intéresse pas : il lui préfère l'émotion, la sensation. D'où cette mise en scène brutale, intense. D'où cette suite d'affrontements, physiques et verbaux, où la violence surgit comme les stridences d'un morceau de jazz, sans que jamais ne faiblisse la générosité du regard.

Cette générosité enveloppe les personnages sans jamais les engluer. Elle n'est jamais mièvre ni douceâtre. Elle est dure, au contraire. Apre. Elle accompagne les personnages jusqu'au bout de leur périple. Pour Zonca, c'est clair, elle est le seul moyen de créer, entre les êtres, un lien possible. Tout le film en

témoigne, jusqu'à cette séquence, sublime de beauté. Une autre usine «On dirait que vous avez fait ça toute votre vie», dit le petit chef à Isa, qui commence un nouveau job. Il semble gentil, celui-là : au moins, il ne gueule pas. La caméra quitte alors Isa et cadre un à un d'autres visages sur lesquels elle s'arrête brièvement. Des visages anonymes et néanmoins uniques. Des visages qui dissimulent tous - et le film n'existe que pour nous en convaincre - des tristesses et des espoirs. Des audaces. Des vies rêvées...

Pierre Murat

Télérama n°2540 - 16 Sept. 98

La fin de **La vie rêvée des anges**, qui se déroule dans une usine où des ouvrières se concentrent sur des fils électriques à brancher, est une véritable bouffée d'émotion. Dans un mouvement horizontal, la caméra les filme l'une après l'autre, s'arrêtant quelques instants sur chacune d'elles. La première, c'est Isa - Elodie Bouchez -, que l'on vient de suivre dans sa vie de galère et de petits boulots, le temps de sa rencontre avec Marie, une autre jeune pauvresse, Natacha Régnier. Celles qui suivent sont des anonymes dont les visages défilent à l'écran sur une chanson de Yann Tiersen, à la fois profondément entraînante et mélancolique. La douceur de la voix cristalline qui s'en échappe a quelque chose de céleste et l'on se dit qu'in extremis le film tient les promesses de son titre : un ange passe...

Mais, si cette scène emporte si évidemment l'adhésion, ce n'est pas dans une sorte de coup de force final. Elle est le point d'orgue d'un film tenu de bout en bout par une tension de sentiments qui finit par troubler notre rapport à l'histoire de ces deux jeunes laissées-pour-compte de la vie, et qui pourraient n'être

que les énièmes figures de ces sans-domicile-fixe qui ont trouvé refuge dans un cinéma français dont on ne cesse de souligner l'ouverture aux préoccupations sociales. On pourra reprocher à Érick Zonca de sacrifier à quelques clichés, comme des «signes extérieurs de pauvreté» qui seraient autant de signes d'appartenance à toute une veine du cinéma naturaliste et social, notamment au début du film où ils se donnent à voir dans une sorte d'accumulation qui laisse présager du pire : Isa, sac au dos, blouson usé et pantalon fatigué, déambule dans les rues d'une ville où elle tente d'obtenir quelques francs en abordant des gens pour leur vendre des cartes de Noël. Autre tendance du cinéma hexagonal actuel, et que l'on retrouve un peu comme un tic chez Érick Zonca : jouer sur les frontières du documentaire avec des «acteurs» dont on ne sait pas très bien s'ils jouent leur propre rôle ou non - la femme chez laquelle sonne Isa pour retrouver son ami, les ouvrières qui l'invitent à partager leur repas. Mais ces réticences seront vite dépassées, car le film nous emmène très rapidement ailleurs, à commencer dans l'appartement de Marie, dont Isa a fait la connaissance dans l'atelier de couture où elle vient de se faire embaucher, et qui accepte sans grand enthousiasme de la dépanner pour quelques nuits. Contre toute attente, le logement n'a rien de minable, c'est au contraire un très joli appartement. Et pour cause, ce n'est pas celui de Marie. Elle est simplement chargée de s'en occuper parce que ses propriétaires - une mère et sa fille - ont eu un accident de voiture et sont pour l'instant à l'hôpital, toutes deux dans le coma. Un détail, mais qui suffit à embrayer définitivement la fiction et dégager d'autres horizons, comme si se dessinaient des arcanes jusque-là insoupçonnées. Et l'on commence à chercher les anges...

Le duo Natacha Régnier/ Élodie Bouchez - très justement récompensé à Cannes par un double prix d'interprétation fémi-

nine - est sans conteste le pivot de **La vie rêvée des anges**. Jouant sur la complémentarité discrète mais bien réelle de ce couple de femmes, le film oscille entre la blondeur apeurée et farouche de Natacha Régnier et la douceur radieuse et enjouée de la brune Élodie Bouchez. L'une couche, l'autre pas. L'une est solitaire, l'autre est accusée d'être un «boulet» qui s'accroche. Toutes les deux sont portées par la même grâce. On a de prime abord tendance à retenir la prestation de Natacha Régnier, parce que c'est son premier grand rôle, que la fragilité et la détresse de son personnage sont éminemment attachantes. Mais l'on est alors encore plus ému par la fin du film, lorsque la figure d'Isa nous rattrape. Et si le caractère noir et la fêlure de Marie sont sans aucun doute très fascinants, la grande réussite de **La vie rêvée des anges** est aussi de nous faire accepter la luminosité d'Isa.

Ce n'est pas pour autant que l'on oublie la conscience de classe, qui pèse et met sous tension les corps et les visages de Marie et Isa, sorte de vautours en quête de proies sur lesquelles déverser leur mal-être, arpentant le hall d'un centre commercial pour y aborder des hommes et finissant par jeter leur dévolu sur un cadre dynamique, puis sur un jeune fils à papa. Celui-ci se prénomme Chriss, et le moins que l'on puisse dire est qu'il détonne dans l'univers des deux jeunes filles. Un abîme social les sépare, tout entier contenu dans l'opposition des personnages et le jeu des acteurs. Face à la subtilité des sentiments portés par les deux anges aux ailes froissées, le personnage de Chriss, incarné par Grégoire Colin, paraît bien sommaire. Bloc primaire à la démarche lente et assurée, il est comme lourd de trop de certitudes que lui confère sa supériorité sociale. Mais ce que Chriss a de caricatural est justement l'un des atouts du film : barrière contre laquelle se heurtera mortellement Marie, il est l'expression de la lutte des classes dans ce

qu'elle a de plus irréductible. On ne joue pas ici sur le terrain de l'individuel et de la psychologie, mais sur celui de la mécanique des forces, dont la violence surgit avec la brutalité un peu grossière de toute situation inexorable.

L'envol des anges n'aura pas lieu dans ce film néanmoins traversé par la tentation de la transcendance, en particulier avec la figure de Sandrine, qui finira par sortir comme miraculeusement du coma. Mais le sentiment d'élévation va trouver à se nicher dans des moments plus fugaces et inattendus, notamment dans la relation entre Marie et Charly, le videur de boîtes de nuit. Celle-ci s'étonne d'avoir couché avec un garçon si gros, mais lui réplique que tout est question de point de vue et qu'il ne se sent pas si lourd. On ne peut que donner raison à ce personnage que le film a réussi à «tirer vers le haut», préférant lui donner une vraie profondeur et une noblesse plutôt que de sacrifier aux clichés d'usage - le bon gros un peu rustre que l'on exploite. L'exaltation, c'est aussi celle qui ressort du journal de Sandrine - elle emploie d'ailleurs le mot -, journal qu'Isa va entreprendre de poursuivre. Après s'être battue avec des fils de couture - et avant d'expérimenter les fils électriques -, elle reprend donc celui de l'écriture... Entre la jeune fille promise à l'avenir (Marie) et celle que la vie a désertée (Sandrine), Isa est en quelque sorte un pont de passage, une courroie de transmission. Mais le chemin qui mène de la mort à la vie tournera court. Car, si Sandrine ressurgit des limbes de l'inconscience, Marie s'écrase au sol, dans un mouvement d'annulation qui trouvera sa conclusion dans l'horizontalité du trajet final de la caméra. «On dirait que vous avez fait ça toute votre vie», dit le contremaître à Isa apprenant à brancher des fils électriques. Cette phrase devrait faire retomber la chape sociale sur Isa, mais une poignante et enthousiasmante émotion jaillit pourtant. Car **La vie rêvée des anges** est un film entre terre et ciel, parcouru par

un frisson de foi qui nous donne des ailes pour croire que Marie n'était peut-être que la part maudite d'Isa, le plan du suicide étant si fugace qu'il trouble bien plus par sa dimension d'irréel et de fantasme que par sa charge dramatique.

Avec ce premier long métrage, Erick Zonca s'inscrit dans la tradition d'un cinéma classique, fondé sur un scénario solide qui trouve à s'incarner dans un couple d'actrices remarquables. Il marche aussi sur les traces d'autres jeunes cinéastes français, soucieux de mettre à vif les malaises de leur société tout en laissant apercevoir des échappées plus métaphysiques. **La vie rêvée des anges** n'en est pas moins un film précieux - et non simplement un film de plus. Car le cinéma ne se nourrit pas seulement d'œuvres ouvrant des perspectives radicales et novatrices. Il trouve un regain de vitalité à chaque fois qu'il prouve qu'un regard effarouché ou quelques mots d'adolescente griffonnés dans un journal peuvent être autant de moments de grâce. Les anges ne sont pas toujours aussi haut et inaccessibles qu'on le pense.

Claire Vassé
Positif n°451 - Septembre 98

Entretien avec le réalisateur

J'ai lu que l'approche documentaire ne vous intéressait pas, mais le côté social est très présent, très réel. La galère...

C'est très autobiographique ! Rentrer dans le milieu du cinéma me semblait impossible, quand j'étais plus jeune. Maintenant, je m'aperçois que ce n'est pas un milieu fermé. Mais je m'étais construit un mur que je n'arrivais pas à escalader.

Comment est-ce que ça s'est déclenché ?
Avec mes courts métrages, la rencontre avec les gens qui travaillaient dans le cinéma. J'envoyais mes scénarios à Lazennec, à Persona Films... Et c'est François Marquis qui a répondu le premier.

Sur le plan technique, est-ce que vous avez évolué dans la réalisation ?

Je pense être quelqu'un d'assez lent et laborieux. Au début, j'étais plutôt soumis à la technique. J'ai mis du temps pour prendre la technique à la légère. Je me suis acheté une petite caméra vidéo numérique, cela m'a aidé à avoir un œil qui se passe de tout le poids du cadre, de la lumière, etc. Je me sens comme un papillon sur le tournage et je suis beaucoup moins angoissé devant la manière de rendre compte du sens de telle ou telle scène. En plus, j'ai toujours fait confiance aux cadreur et aux chefs opérateurs avec qui j'ai travaillé parce que je n'ai pas de problème d'exclusivité sur ce que je fais. Ils sont là pour apporter leur point de vue, ce que j'accepte facilement. A chaque fois, j'apprends avec eux. Même si je connaissais les focales et les distances par rapport à la caméra de façon théorique, c'est Agnès Godard qui m'a permis de les ressentir, tout d'un coup c'est rentré dans ma chair. Même si parfois ça m'énervait, parce qu'Agnès est quelqu'un qui peut réfléchir pendant des heures et qu'il faut savoir arrêter. Elle est très soucieuse de ce que veut le réalisateur, du résultat, du rapport de la technique à l'imaginaire.

Propos recueillis par
Franck Garbarz et Yann Tobin
Positif n°451 - Sept. 1998

Le réalisateur

Erick Zonca est né en 1956 à Orléans. A quinze ans, il décide de devenir réalisateur.

Un an plus tard, il quitte Orléans pour Paris, découvre le cinéma américain, s'inscrit dans un cours d'acting (Blanche Salan) inspiré des méthodes de travail de Lee Strasberg et vit de petits boulots. A 20 ans, il quitte Paris pour New York, s'y marie avec une danseuse de la Compagnie Merce Cunningham, suit les cours de l'Herbert Bergoff Studio, découvre le cinéma européen au Bleecker Street Cinéma, et vit toujours de petits boulots.

Après trois ans passés à New York, il revient à Paris, s'inscrit deux ans de suite en faculté de philosophie, et se spécialise dans les petits boulots.

A trente ans, il pénètre enfin le milieu du cinéma en décrochant un poste de stagiaire. Rapidement, il passe à l'assistantat puis à la réalisation de magazines documentaires TV.

En 1992, il réalise **Rives**, son premier court métrage. Suivront deux autres courts, **Eternelles** et **Seule**. Tous trois présentés dans de nombreux festivals et plusieurs fois récompensés.

La vie rêvée des anges est son premier long métrage.

Dossier distributeur

Filmographie

La vie rêvée des anges 1998